

ZAKHAR PRILEPINE

Une fille
nommée Aglaé

nouvelles traduites du russe par
Joëlle Dublanche

ACTES SUD

LE PETIT VITIA

— Voilà le train de Moscou! La mère, tu peux servir le déjeuner! disait le père en entrant dans la maison.

Le gamin lui souriait. Son père avait toujours l'air d'avoir pêché un gros poisson dont la queue bougeait encore dans le sac qu'il portait sur le dos.

La grand-mère regardait par la fenêtre. Sur le remblai, devant le village, le convoi étincelant passait à toute vitesse.

Dans les livres, le bruit des trains était décrit comme un étrange "touk-touk-touk-touk, ty-tykh-ty-tykh", en fait il rappelait plutôt le bruit rapide et agréable avec lequel la grand-mère jetait l'eau sale de son seau sur le chemin. Le train semblait comme emporté par un flot rapide. On avait l'impression que si l'on clignait des yeux, par un jour ensoleillé, en suivant le train du regard, on verrait des éclaboussures et des bulles de savon voler au-dessus du remblai.

On déjeunait à quatre heures, heure de Moscou, lorsque le train de la journée allait dans la capitale, et on dînait à neuf heures et quelque lorsqu'il en revenait. Si dans la journée, au soleil, il donnait l'impression d'avoir été savonné, le soir il rappelait une guirlande.

Le matin il y en avait un aussi, mais à cette heure-là, le petit garçon dormait, sa grand-mère s'occupait de la vache, tandis que son père était parti travailler à la chaufferie, où il devait sans doute – comme le train de Moscou allait passer – s'en envoyer un de temps en temps pour soigner sa gueule de bois.

Un jour, le gamin, après avoir beaucoup vagabondé, avait bu avant de se coucher six verres d'eau, et le matin, s'étant levé trois heures plus tôt que d'habitude, il avait bondi dehors en sautillant, et – enfin – avait vu de ses propres yeux passer le premier train. Il ressemblait à un long poisson qui, apparu à la surface de l'eau, aurait immédiatement après replongé dans une profondeur blanchâtre. Le garçon n'avait pas les yeux bien ouverts quand avait retenti ce vacarme tout proche, et lorsque ses cils s'étaient quand même décollés, seul un oiseau volait en zigzaguant au-dessus du remblai, comme si un vent très fort avait perturbé sa trajectoire.

... et tandis qu'il observait l'oiseau, il s'était inondé toute sa galoche.

L'enfant avait sept ans, son père lui avait appris les lettres de l'alphabet.

Avec des pinces, il avait découpé régulièrement du fil de fer qu'il avait trouvé dans la grange, puis en vérifiant sur son livre et en geignant comme sa grand-mère, il avait confectionné une quinzaine de lettres diverses. D'abord juste pour écrire son nom, puis le nom de la vache, il avait ensuite mélangé les deux mots et, lentement, avait composé le nom de Moscou, le train qui filait à toute vitesse sur les voies, dans un sens puis dans l'autre.

On lui interdisait d'approcher du remblai.

En hiver, la neige y était instable et il était impossible d'y monter. En hiver et au printemps, le remblai était boueux et inaccessible. Un jour, le petit garçon avait tenté d'y aller et était revenu à la maison crotté de la tête aux pieds, sa grand-mère l'avait d'abord grossièrement dégrassé dehors, l'avait ensuite frotté dans l'entrée, puis avait fini de le laver dans la cuisine.

L'été, en revanche... l'été, le remblai était couvert de fleurs si éclatantes que de loin on avait l'impression qu'elles faisaient de la luge : tout était blanc, rouge, bourdonnant, s'enroulait en boucles, dégringolait. Le regard de l'enfant glissait sur tout cela quand il regardait cette beauté.

En s'endormant, il n'arrivait toujours pas à comprendre comment les fleurs avaient pu s'acclimater le long de ce remblai raide et escarpé – elles étaient obligées de pousser non pas en hauteur, vers le soleil, mais bizarrement presque de côté, de travers. Le soleil réchauffait leur tige, leur col, mais pas leur tête.

... la fleur est suspendue, de sa manche elle se protège de la lumière, et au-dessus, le convoi passe à toute allure...

Au pied du remblai, les fleurs sentaient les fleurs, mais en haut, près des rails, il y en avait de moins en moins, et les rares marguerites sentaient la poussière, le mazout, le brûlé.

Le petit garçon grimpa en haut du remblai avant le passage du train, à l'heure du déjeuner ; il disposa ses lettres sur le rail, l'une au-dessous de l'autre.

Elles étaient au début toutes mélangées, mais décidant que ça faisait désordre, l'enfant les mit comme elles devaient être dans le mot "Moscou".

Il regardait souvent autour de lui pour voir si le train qui faisait s'envoler les oiseaux et les bulles de

savon, et abattait sur le sol les taons et les abeilles, n'arrivait pas.

En bas, des vaches paissaient dans un champ. Il en restait trois dans le village.

L'une était leur Maroussia, tranquille et sensible comme la grand-mère. La deuxième, celle de leur voisin le plus proche que l'on surnommait Bandera*, était aussi rousse que lui. La troisième – qui appartenait au voisin qui avait pour sobriquet Doudaï – avait une robe noire et était mauvaise, il n'était pas difficile non plus de comprendre à qui elle ressemblait.

Quand il conduisait sa vache, Doudaï lui criait : “Hop-hop! Allez, avance!” Bandera répétait toutes les minutes : “Tsop-tsobie! Tsop-tsobie!” Et seule grand-mère ramenait sa vache en silence, car Maroussia connaissait très bien le chemin.

À ce moment, les vaches broutaient l'herbe en remuant la queue, ou alors, le cou étiré, elles meuglaient en direction des rails, comme si elles appelaient le train.

Le gamin glissa vers le bas, piétinant les fleurs au passage, et attendit longtemps. Beaucoup plus longtemps qu'il ne l'aurait cru. Il occupa son temps à arracher les pétales de toutes les marguerites qui étaient autour de lui. Les marguerites se dressaient chauves et repoussantes comme de jeunes conscrits. Les mouches se mirent dessus, mais il n'y avait plus d'abeilles.

Le petit garçon ne bougeait pas et s'efforçait de ne pas respirer. Tout près de lui un souslik sortit de

* Stépan Bandera (1909-1959). Nationaliste ukrainien dénoncé par le centre Simon-Wiesenthal comme “collaborateur nazi responsable du massacre de milliers de Juifs”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

sa tanière et se dressa sur ses pattes de derrière, petit et impénétrable comme un dieu japonais. De temps à autre, il humait l'air.

Le gamin cligna des yeux, et le souslik disparut.

Un instant, il se demanda comment l'animal pouvait vivre à côté des rails : lorsque le train de Moscou passait, tous les meubles dans sa tanière devaient trembler et dégringoler.

Comme s'il s'était tenu tapi jusque-là, le convoi surgit brusquement. Il dégageait de la chaleur, tandis qu'un vent soufflait devant, derrière, sur les côtés, forçant l'herbe et les buissons à se courber.

Cette chaleur ne ressemblait pas du tout à celle des poêles de la grand-mère – elle sentait le soufre et pas l'huile de tournesol. Et le convoi lui-même était plein d'un grondement sourd, comme si dans ses entrailles se trouvaient des milliers d'abeilles folles.

Soudain, l'enfant vit nettement, l'espace d'une seconde, une petite fille à la fenêtre qui le montrait joyeusement du doigt. Le train filait tellement vite qu'avant que le poing ne se ferme, le petit doigt eut le temps de montrer les vaches, la chaufferie, les vieux entrepôts, le cimetière et la forêt qui commençait tout de suite après.

Lorsque les parents de la petite fille levèrent enfin les yeux pour voir la raison de son étonnement, leur regard tomba justement sur les croix toutes de guingois et les tombes abandonnées.

Le cimetière n'était entouré d'une grille métallique que du côté du village, tandis que le côté le plus éloigné qui donnait sur les arbres était ouvert à tous vents, comme si c'étaient seulement les vivants que les morts ne devaient pas aller voir, mais qu'ils pouvaient se promener dans la forêt autant qu'ils voulaient.

Le gamin imaginait parfois la tombe de son grand-père visitée par un ours, ou par un loup... ou par une bande de lièvres en train de faire la fête.

Après avoir un peu attendu que s'éloignent tous les cavaliers de feu qui accompagnaient le convoi, le gamin se précipita vers les rails.

Les lettres avaient une belle allure. Elles s'étaient aplaties jusqu'à devenir aussi épaisses qu'une aile d'abeille... disons trois, si vous préférez.

Avec précaution, il ramassa ses lettres encore brûlantes.

De l'autre côté du remblai, il y avait un poste militaire.

D'année en année, les soldats y étaient de moins en moins nombreux ; son père avait dit qu'il disparaîtrait bientôt, parce qu'il n'avait aucune importance stratégique.

Avant, il y avait même une gare derrière le village – un bâtiment sans étage –, c'était d'ailleurs la raison pour laquelle on avait construit une chaufferie. Mais cela faisait longtemps que les trains ne s'arrêtaient plus là. La gare était vide, avec de la poussière partout, et délabrée. La chaufferie ne chauffait qu'elle-même et le magasin. À part les trois vaches, il n'y avait personne à protéger ici.

Il y a quelques années, les soldats allaient au village chercher du lait, et puis ils avaient arrêté de le faire. Ils en avaient sans doute perdu l'envie.

Mais dans le poste les chaudrons fumaient encore, les conscrits marchaient au pas, de temps en temps des grossièretés fusaient. Tout brillait au soleil : les dos, les casseroles, les fenêtres, la place, la cocarde de l'officier. Deux conscrits, après avoir chahuté, fumaient dans les buissons derrière la cantine.

D'en haut, les soldats ressemblaient à des jouets.

Le gamin joua un peu à la guerre avec eux, en amenant des troupes ennemies du côté est, mais les conscrits qui étaient à table n'accordèrent aucune attention au bruit des sabots et au grincement des milliers de fourgons, c'est pourquoi il se dépêcha de rentrer à la maison.

Il avait ses lettres dans une main, de l'autre il essayait de se retenir aux fleurs, si bien que lorsqu'il redescendit du remblai, cette main était toute verte et lui brûlait.

L'une de ses paumes était enflammée à cause des lettres, la deuxième à cause des tiges.

— Le train de Moscou est passé, il est temps de dîner, dit le père, mais de la voix de celui qui aurait pêché un mauvais poisson, avec une tache anormale et un œil blanc malade – le jeter faisait de la peine, mais le manger aurait été dégoûtant.

— Pourquoi tu es allé sur la voie, fichu garnement? demanda-t-il à son fils en se mettant à table.

La grand-mère posa les assiettes devant eux, en faisant tinter les cuillers tout doucement, comme si elle avait peur.

Le petit garçon ne répondait pas.

Le père se mit à manger d'un air maussade, en jetant de temps à autre des regards par la fenêtre.

Pas une seule fois il n'avait levé la main sur son fils, mais le gamin avait quand même peur de lui.

La grand-mère ne voulait pas toucher à la nourriture tant que la paix n'était pas revenue à table. Elle avait l'impression que si elle s'avisait de prendre un morceau de pain ou, pire, sa cuiller, tout irait de travers.

Le père, oubliant un instant qu'il devait être rude et sévère avec son fils, demanda à la grand-mère, en désignant la fenêtre d'un signe de tête :

— Et pourquoi la grange est ouverte ?

— Figure-toi que deux poussins ont disparu Dieu sait où. J'ai appelé, appelé, sans résultat.

— C'est le chat à Bandera, dit le père, sûr de lui. Et le Bandera, il est prévenu qu'un jour je lui ferai son affaire, à ce traître.

— Oh, non, reprit la grand-mère, ce n'est pas son chat. C'est un paresseux, celui-là, il dort toute la journée... Il s'en fiche complètement, des poussins ! On le traînerait par les moustaches qu'il ne se réveillerait pas.

Comprenant que l'attention s'était détournée de lui, le gamin étala soudain ses lettres sur la table. Sous la lampe du soir, elles brillaient comme si elles étaient argentées. Il les disposa de sorte à former le mot "Moscou".

Son père les regarda en clignant des yeux.

— C'est joli, dit-il. Il tendit le bras et prit une des lettres.

La grand-mère aussi fut admirative, mais elle s'abstint de les toucher.

Le petit garçon termina rapidement ses pommes de terre, but son lait et alla lire dans sa chambre. Dans la maison, il n'y avait que trois livres pour enfants – l'un avec une couverture de carton et les deux autres sans couverture ni titre.

— Comment tu as su pour le remblai ? demanda la grand-mère, de la cuisine.

— C'est Bandera qui me l'a dit, répondit le père avec un sourire mauvais. Il a sans doute bien réfléchi et s'est demandé ce qui lui ferait le plus plaisir, que

ce garnement aille de nouveau sur les voies, ou que je lui donne une correction à la maison. Il a choisi la correction.

Le silence de la grand-mère laissait entendre qu'elle n'était pas d'accord avec son fils. Pour elle, Bandera n'était pas un mauvais homme.

Elle pensait que tous les hommes étaient bons.

Pour la grand-mère, tout malheur humain était équivalent à l'accomplissement d'une bonne action. Si un homme s'était mis à boire, cela voulait dire que la vie ne l'avait pas épargné et qu'il souffrait intérieurement, et s'il souffrait, cela voulait dire qu'il était bon. Si une femme était légère, cela signifiait qu'elle aussi avait du malheur, et si elle faisait la noce, c'était à cause de l'étendue de son chagrin. Si quelqu'un avait eu un doigt sectionné par une scieuse, c'était comme si cet infirme avait observé tous les jeûnes de l'année. Si à un autre on avait enlevé un rein, c'était la même chose que s'il avait recueilli un orphelin.

Tout cela s'agençait très simplement dans la tête de la grand-mère.

Bandera vivait avec sa femme et ses trois petits-enfants. De quel sexe étaient-ils, le petit garçon n'arrivait pas à le savoir, pour la bonne raison qu'on laissait rarement les petits dépasser le portail. Ils piaillaient au fond de la maison ou de l'étable où on les traînait lorsque Bandera trayait sa vache – c'était toujours lui qui le faisait.

Le gamin avait un jour entendu dire qu'il y avait autrefois, à côté du village, une prison où avait été enfermé le père ou le grand-père de Bandera – il ne savait pas au juste – et lorsqu'il avait été remis en liberté, il était resté vivre là. Mais leur famille avait

toujours vécu sans trop se montrer, sans faire de bruit.

Le petit garçon restait parfois un long moment près de la maison de Bandera, attendant vainement qu'on le laisse s'approcher des enfants, il aurait bien joué avec eux.

Jadis, il y avait toujours eu dans la cour de cette maison une multitude de chiens de toutes races, bruyants et au poil épais. La femme de Bandera les attrapait et les vendait pour leurs peaux à un équarisseur.

Ils avaient un fils, très blond, très grand, de belle prestance. Imitant on ne sait qui, il avait perpétuellement les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes. Le petit garçon, qui l'admirait, commença à faire la même chose : dès les premiers jours de mai, il retroussait lui aussi les manches de ses vieilles chemises usées. Sauf qu'il avait en permanence les bras gelés.

Ce fils avait épousé une fille du coin à laquelle il avait vite fait trois enfants, puis il s'était mis avec une fille de la ville et avait disparu. La bru était restée vivre dans la famille de Bandera.

Est-ce qu'après cela la grand-mère pouvait penser du mal de cet homme ?

— Bandera ! se moquait son père. Il a recueilli ses petits-enfants ! Ce sont des étrangers, peut-être, qu'il a recueillis ? Ce sont les siens ! À quoi veux-tu qu'ils dépensent tout l'argent qu'ils ont gagné avec les chiens ? Toute leur vie, ils ont égorgé des chiens ! Dès que les chiots grandissaient, le couteau était prêt ! Leur cher fils est tout pareil ! Il s'est habitué à l'idée qu'on pouvait agir comme ça avec des petits : il s'est un peu amusé avec eux et il les a oubliés...